

SCIENCE,
THÉÂTRE, LITTÉRATURE,
MONDANITÉ.

FACULTE DE MEDECINE



GENIE
CIVIL



"LE PLAISIR
REND
MEILLEUR"

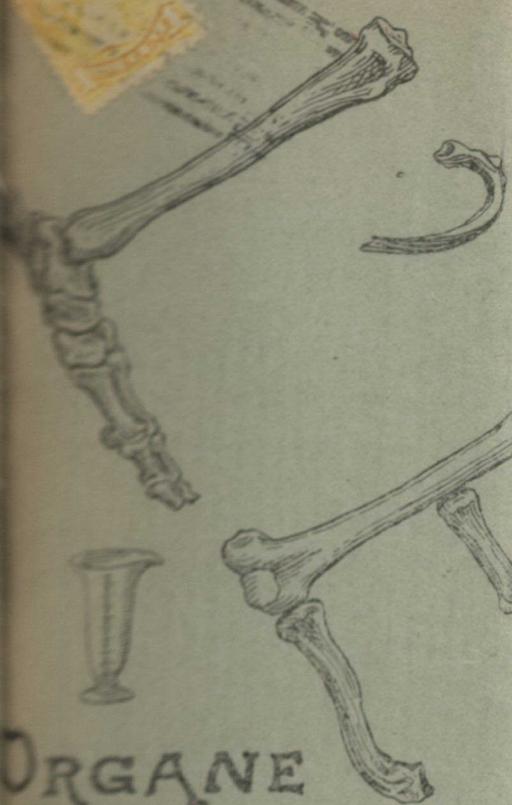
JOURNAL

HEBDOMADAIRE

LE NUMERO 5ct

ABONNEMENT

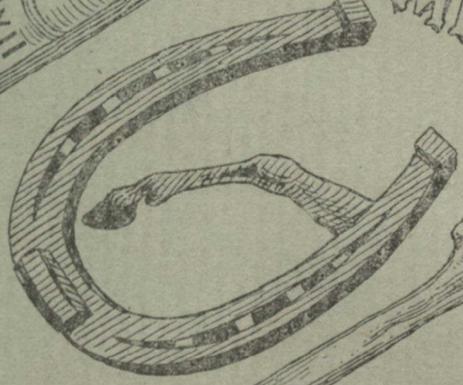
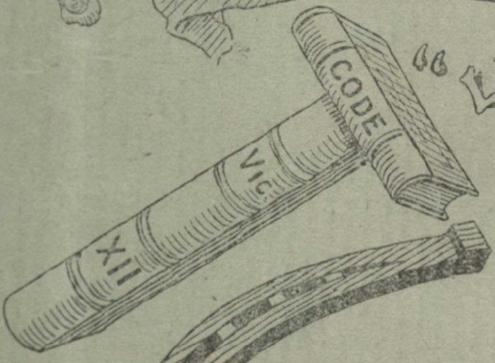
UN AN. \$2,00
6 MOIS: 1,25
L'ETRANGER,
1 AN: 2,50
6 MOIS: 1,75



ORGANE

UNIVERSITAIRE

DES FACULTES DE
LAVAL



PHARMACIE

LA COMPAGNIE D'IMPRIMERIE
INTERNATIONALE
17 GOSFORD, MONTREAL, QUE.



L'ETUDIANT

ORGANE UNIVERSITAIRE.

MATTE & McCAFFREY,
Propriétaires et Editeurs.

MONTREAL, SAMEDI 6 NOVEMBRE, 1897.

No. 1

A NOS LECTEURS

Tout timide, *L'Etudiant* se présente, aujourd'hui, au public, comptant sur la bienveillance de ses lecteurs et de ses lectrices. Pourquoi, dès le début, il est nécessaire de faire connaître la raison que nous nous proposons de remplir et les moyens que nous prendrons pour arriver au succès. Comme son nom le dit, *L'Etudiant*, est un journal qui a pour objet de se faire l'organe universitaire des Etudiants des Facultés de notre Université Laval : Médecine, Droit, Science, Littérature, Architecture, Pharmacie, etc. Le journal sera ouvert à toute personne et nous serons heureux de publier toute correspondance, toute chronique, tout article quelconque qui nous seront envoyés, pourvu que l'auteur en bannisse la politique, ou que l'on attaque personne dans sa réputation ou son honneur. De plus nous réservons un coin pour les dames et les demoiselles qui se sentiront inspirées et qui auront l'obligeance de nous faire le plaisir d'une pièce à leur choix. Enfin, nous nous adressons sur Messieurs les Collaborateurs, Médecins, Avocats, Sciences de Science ou de Lettres, pour nous adresser des pages de plus nous publions aussi chaque semaine une chronique sur les affaires. De plus nous nous ferons un plaisir de publier les comptes-rendus des soirées, des réceptions etc, dont nous fera bien nous envoyer les rapports. Et pourvu que les correspondances, tous rapports, etc., nous soient envoyés au commencement de la semaine nous nous efforcerons de les publier de suite, si non il vous faudra attendre un autre numéro. *L'Etudiant* sera un journal hebdomadaire de seize pages. Nous espérons satisfaire tout le monde et rendre le plus utile possible. Pour le rendre non seulement utile mais aussi agréable nous proposons d'insérer dans chaque numéro un morceau de littérature choisie des meilleurs auteurs. Comme vous voyez la rédaction n'épargnera rien pour satisfaire ses chers lecteurs et aimables lectrices.

LA RÉDACTION.

A NOS CLIENTS

M. G. O'Meara est autorisé par nous de solliciter des abonnements pour le journal *L'Etudiant* et aussi des commandes à l'Imprimerie Internationale. Personne autre que les propriétaires du journal n'ont droit à recevoir d'argent pour tout ce qui regarde le journal et l'imprimerie.

LA RÉDACTION.

LE BANQUET DES ETUDIANTS EN DROIT

Nous sommes heureux d'enregistrer dans notre premier numéro le banquet des étudiants en droit.

Depuis quelques années la Faculté de Droit avait perdu l'habitude de réunir dans des agapes fraternelles les divers éléments qui la composent. Ces abstentions avaient toujours pour causes de malheureux incidents qu'il ne nous appartient pas d'énumérer et que nous sommes heureux de constater ne pas exister aujourd'hui.

Il nous fait plaisir de remarquer entr'autres améliorations, l'entente parfaite, l'union franche, la confraternité sincère et vraie qui règnent chez les étudiants en droit.

On a voulu donner une preuve tangible et publique de cette belle confraternité, en acceptant avec enthousiasme l'idée qui avait été émise vers le milieu de septembre, de réunir pour un banquet dans de magiques salles tous les éléments de la Faculté de Droit : Gouverneurs, Professeurs, Etudiants.

L'idée fut mise entre les mains d'un comité, pour son parfait développement, le comité a fait son devoir, et on vient de fixer au 24 novembre prochain la date de banquet.

Le banquet aura lieu au Queen's Hotel, le chic établissement tenu par M. M. Vallée.

Les invitations lancées et l'organisation parfaite nous promettent d'augurer un véritable succès.

VALJEAN.

La Colonisation

La Société de Colonisation de Montréal a rendu d'énormes services à la région du Nord depuis quelques années en y dirigeant des colons, en fondant de nouvelles paroisses, en y poussant l'œuvre difficile du défrichement.

Cette société s'occupe en outre d'aider aux colons pauvres en leur expédiant des vivres et des vêtements qu'elle recueille de la charité publique.

La société poursuit un but patriotique, une entreprise nationale agrandissant notre territoire, en peuplant des régions naguère sauvages et en travaillant à réaliser la devise du regretté curé Labelle : Emparons nous du sol.

Mais elle a besoin du concours de toutes les bonnes volontés et de tous les dévouements pour augmenter son activité et mener à bonne fin son œuvre difficile.

Pour cela, il lui faut des nouveaux membres, des hommes dévoués qui s'intéressent à l'œuvre de la colonisation et qui soient prêts à fournir leur quote-part de travail et d'effort. Il n'en coûte qu'un dollar annuellement pour faire partie de cette société.

Allons, les patriotes, travaillons pour la colonisations.

MONOLOGUE.

Les Joies Mairimoniales

(Dit par Jules Lévi, Membre de la Société de Félicitation)

A MON AMI A. ARENT.

Ma tante, laide et vieille fille ;
 Plate comme une peau d'anguille,
 Dépensait ses soins obligeants
 A vouloir marier les gens,
 Et déployait tout son génie
 Pour satisfaire sa manie.
 Un jour, elle me prit la main,
 En m'entraînant dans sa chambre,
 M'entretint, pendant plus d'une heure,
 Des douceurs chastes de l'hymen.
 Or je lui répondis en termes
 Très polis, mais aussi très fermes :
 Que je me souciais fort peu
 D'aller brûler mon aile au feu ;
 Qu'à mon avis le mariage
 N'était qu'un horrible esclavage ;
 Et qu'ils sont loin d'être éternels,
 Les pompeux serments que les vierges,
 A la lueur vague des cierges,
 Viennent faire aux pieds des autels !
 On promet, oui, mais la promesse
 Souvent s'oublie après la messe,
 Et l'on s'aperçoit un beau jour,
 En versant des larmes amères,
 Que le nid tout plein de chimères,
 Est tout à fait vide d'amour.
 Et surtout n'allez pas vous plaindre,
 Car vous auriez alors à craindre,
 Qu'on vous vient fredonner tout bas :
 Tu l'as voulu ne t'en plains pas !
 C'est ainsi qu'on vit côté à côté,
 Fleurant chacun de son côté,
 Et son irréparable faute,
 Sa bien chère liberté.
 On s'en irait bien, mais on tremble,
 On sorge à tout ce qu'on dira,
 A tout ce qu'on inventera,
 On a peur, et on reste ensemble,
 Et puis les enfants sont venus,
 Par leur douce et chère présence,
 Diminuer les revenus,
 Et presque tripler la dépense,
 Alors on redouble d'ardeur.
 Et l'on voit chaque bénéfice,
 Passer, inéffable bonheur,
 Dans les poches de la nourrice !
 Si votre femme veut mourir,
 Alors, c'est une autre affaire !
 Et vous préparer à mourir,
 C'est tout ce qu'il vous reste à faire.
 Du haut en bas dans la maison,
 Ce n'est plus qu'un fouillé de couches
 Dont l'éloquente exhalaison.
 Attire des essains de mouches.—
 On égorge quelqu'un las-bà !

D'où vient donc cet affreux tapage !
 —Mais non,—ne vous dérangez pas,
 —C'est bébé... qui prend son potage.
 Quoi, ma tante?... C'est infernal !
 Vous voulez rire je suppose ?
 Ce n'est rien ça : c'est autre chose,
 Aux heures de grand bachanal !
 Parfois c'est à perdre la tête !
 Lapin savant cheval de bois,
 Tambour, sifflet, clairon, trompette,
 Tout route et glapit à la fois.
 Hu ! Hope là ! Faites donc place !
 Allez ronflez, roulez, passez !
 Oh ! les chaises ! gare la glace !
 Bing ! Bon, deux carreaux de cassés !
 Jeudi, c'était un pied de table,
 Hier, un bras du canapé !
 Ah ! c'est bien fait va-t-en au diable !
 —Heu—Va. brailler, quelle maison,
 Comme !... Oui, vous avez raison,
 Il faut que les enfants s'amusement,
 Puis aussi... que les meubles s'usent.
 Vous ne vous rendez pas encore,
 Alors je vais, doublant la dose,
 Vous montrer, ma tante, autre chose.
 Tenez changement de décor.
 Un soir vous rentrez tout mausade,
 Votre chef vous a cramponné.
 On vous dit que Madame est malade.
 —Qu'a-t-elle donc ? un nouveau-né !
 —Ca fait sept ! Bon sens, quelle veine !
 Seigneur, Dieu clément, juste et doux,
 Ah ! suspendez votre courroux,
 Ne complétez pas la douzaine !...
 Une autre fois, vous revenez
 D'un diner, d'un bal, d'une fête,
 Paf ! en rentrant vous apprenez
 Que Bébé s'est cassé la tête,
 Qu'il s'amusait sur le pallier,
 Qu'en voulant glisser sur la rampe,
 Il est tombé dans l'escalier,
 Et s'est fait deux trous à la tempe,
 Ou, qu'en le couchant, on a vu,
 Des rougeurs sur son petit ventre,
 Que le médecin est venu
 Mais qu'il a bien peur que ça rentre,
 Chaque jour c'est ennui nouveau :
 Vous recevrez une visite
 De Votre chef !—Bébé bien vite,
 L'appelle âne ou tête de veau.—
 Il fait beau toute la nature
 Paraît en pâle, vous sortez,
 Tout à coup, vous vous arrêtez,
 Voilà bien autre aventure :
 Bébé ne veut plus avancer.
 —Qu'as-tu ? lui demande sa mère.
 —Parler ! —Non ! —Si ! —Non !

«cris de colère»

Il faut céder sans balancer
 —Dis, petit père, fais donc l'âne,
 Un coup juché sur votre dos,
 Il saute, vous meurtri les os,
 Et vous tambourine le crâne,
 Vous rentrez. Bon dîner pas prêt :
 La borne a reçu des visites.
 Chut ! Silence elle planterait,
 Enfin le couvert est dressé :

L'AUTOMNE,

POESIE.

Salut, bois couronnés d'un reste de verdure !
Feuillages jaunissants sur les gazons épais !
Salut, derniers beaux jours ! Le deuil de la nature
Convient à la douleur, et plait à mes regards.

Qui dans ces jours d'automne ou la nature expire,
A ces regards voilés ne trouve plus d'attraits ;
C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire,
Des lèvres que la mort va fermer pour jamais.

Ainsi, prêt à quitter le chemin de la vie,
Pleurant de mes longs jours l'espoir évanoui,
Je me retourne et d'un regard d'envie,
Je contemple ces biens dont je n'ai pas joui,

Terre, soleil, vallons, belle et douce nature.
Je vous dois une larme au bords de mon tombeau !
L'air est si parfumé, la lumière est si pure !
Aux regards d'un mourant, le soleil est si beau !

Je voudrais maintenant vider jusqu'à la lie
Le calice mêlé de nectar et de fiel :
Au fond de cette coupe ou je buvais la vie
Peut-être restait-il une goutte de miel !

Peut-être l'avenir me gardait-il encore
Un retour de bonheur dont l'espoir est perdu !
Peut-être dans la foule une âme que j'ignore
Aurait compris mon âme, et m'aurait répondu !...

La fleur tombe en livrant ses parfums au zéphire ;
A la vie du soleil, ce sont là mes adieux :
Moi je meurs ; et mon âme, au moment qu'elle expire,
S'exhale comme un son triste et mélodieux.

LAMARTINE.

MICROBOPHOBIE.

Il est bon de prendre des mesures très énergiques, pour empêcher les maladies contagieuses de décimer notre population. Mais on ne doit pas pousser les choses trop loin. "La peur, dit un proverbe indien, tue autant de gens que la maladie."

Nous trouvons à ce propos la fantaisie suivante dans un journal Européen :

La microbophobe achève de s'éveiller.

La première pensée est de tourner les yeux vers la muraille, où il a fait graver en lettres d'or cet avertissement salutaire : Méfiez-vous des microbes !"

Ensuite, il sonne son valet de chambre.

— Jean quel temps fait-il ?

— Un soleil splendide, monsieur.

Brrr !... Du soleil ! Quelle imprudence de sortir par un temps pareil ! Dans chaque rayon, il y a tout un monde de bactéries qui danse.

Si Jean lui dit :

— Monsieur il pleut...

La terreur du microbophobe ne connaît plus de bornes,

car nul n'ignore que la pluie fait éclore des myriades de vibrions pestilentiels.

Le microbophobe sort du lit et se dispose à faire des ablutions. Mais, devant le tube rempli d'eau pure, il est pris de soupçons angoissants. Hypocrisie ! Un poète l'a dit, "perfidie comme l'onde. Qui sait si cette eau n'est pas, dans sa limpidité apparente, contaminée par d'invisibles spérédions ?... Le microbophobe ne se débarbouille pas.

Il se risque enfin à sortir, mais il ne se met pas les pieds dehors, sans avoir multipliés les précautions hygiéniques. La chlore, habite ses vêtements et l'acide phénique parfume son mouchoir. Les passants s'écartent avec dégoût de ce monsieur qui sent l'hôpital. Tant mieux !

Le microbophobe entre dans un jardin public. Il prend place sur un banc, où est assis un vieux rentier, qui chauffe ses rhumatismes au soleil. Horreur ! ce vieux Rentier dessinant béatement des ronds dans le sable du bout de sa canne !... Le microbophobe invective furieusement le vieux Rentier. "Le médecin n'a-t-il pas affirmé que le sable des allées était plein de microbes ?

Encore tremblant du danger auquel il vient d'échapper le microbophobe rencontre, chemin faisant, un ami qu'il n'a pas vu depuis longtemps.

— Toi ? s'écrie joyeusement, l'ami, en lui tendant les bras.

Mais le microbophobe a reculé de trois pas. Il croise son parapluie comme une bafonnette.

— D'où viens-tu ?

— J'arrive de l'Amérique du Sud.

— Du pays de la fièvre jaune ! s'écrie le microbophobe, en quant des dents. Va te faire... désinfecter !

Enfin, voilà le microbophobe de retour au logis. C'est l'heure du repas.

Va-t-il manger ? Que non pas !

Va-t-il boire ? Pas si bête !

Comme il faut cependant prendre, d'ici là, quelque nourriture, il se hasarda à humer un œuf après s'être fait rendre un compte exact et détaillé de l'état de santé de la poule qui l'a pondu.

A ce régime sévère, mais peu substantiel, la santé du microbophobe s'altère, il s'alite.

— Je sais ce que j'ai se dit-il... l'air est infesté de microbes. Je n'aurais pas du respirer !

Le microbophobe meurt d'épuisement et d'ennui à la fin de l'âge, et il exhale, avec son dernier soupir, la devise qui a été la ruine de sa courte existence : "Méfiez-vous des microbes."

VARIETES.

Echo d'Auteuil.

Mot de la fin. M. Combes, qui ne saurait passer, part inaperçu, à su se faire apprécier, à bord, du *Gaiety*.

Chasy, qui le transportait en Algérie.

Comme il visitait le bateau en détail :—

Voici la machine, lui dit-on, elle est de 950 chevaux.

— Bigre !... Répond M. Combes, et où trouvez-vous la machine pour les écuries ?

Un curieux incident c'est produit hier, jeudi, à Autant.

Dans une altercation avec un book-maker, un individu

s'oublia jusqu'à proférer, à haute voix, le mot de cambrioleur.

Aussitôt, la foule de riposter par les cris frénétiques

"vive le sénat !"

On avait pris l'individu pour un ministre.

UN EPOUX TIMIDE.

Un jeune homme qui était très timide dans sa jeunesse mais qui l'est après plusieurs années de mariage, raconte à un Journal l'horrible situation dans laquelle il s'est trouvé le soir de son mariage.

— J'étais, dit-il, le garçon le plus timide qu'il y eut à l'Ouest des Alléghanies. Je n'osais regarder une jeune fille, encore moins lui adresser la parole ; mais cela ne m'empêchait point d'être follement amoureux d'une douce et gentille fille du voisinage. Les parents des deux côtés furent enchantés du mariage ; J'étais un garçon maladroit, gauche, d'environ dix-neuf ans ; elle était raffinée, aimable et avait fait son éducation en ville, et elle était de beaucoup supérieure à moi sous le rapport de la culture. J'eus à fixer le jour du mariage et je l'épousai le plus possible. Quand le temps approcha, j'avais des sueurs froides et des frissons, quand je pensais à la terrible épreuve qu'il me faudrait subir. Mais le grand jour vint et je passai par les formes du programme, à demi étourdi, confus comme un pantin à qui on tire la ficelle. Les invités commencent à se retirer et mes cheveux se dressèrent. J'avais envie de prendre les bois, ou d'aller me coucher seul dans la grange ; je pensai même à partir pour l'Ouest ou le Klondyke, et ne jamais revenir. J'aimais Sallie ; je l'aimais plus fort qu'un mulet ne peut frapper du pied ; mais penser à l'épreuve qui m'attendait ! Oh non je ne pouvais pas !

— Enfin, tout le monde était parti, la mariée s'était retirée dans sa chambre, et je restai seul avec le vieux papa.

— John, me dit-il, vous pouvez prendre cette chandelle, vous trouverez la chambre droit au-dessus. Bonsoir, John, et que le bon Dieu ait pitié de votre âme !

Et avec un mauvais clin d'oeil, il sortit. Quand j'entendis fermer la porte, je me levai en trébuchant et saisis la chandelle à main nerveuse. L'épouvantable réalité était là, il n'y avait pas moyen de l'éviter et pourtant, j'hésitai à subir mon sort, comme un homme. C'était horrible. Mais il me vint une heureuse idée. Je gravis les degrés de l'escalier bravement et m'assurai de la position de la chambre nuptiale. Je me déshabillai mort avant que je me fusse déshabillé dans cette sainte chambre où m'attendait une tremblante jeune fille. Je me déshabillai alors à me déshabiller puis à éteindre la chandelle avant d'entrer ; l'obscurité atténuerait au moins l'horreur de ma position. Ce fut vite fait, le terrible moment était venu. Mettant mes vêtements sous mon bras, saisisant la poignée de la porte à main nerveuse, je soufflai la chandelle, ouvris et entrai précipitamment dans la chambre, je soufflai la chandelle, ouvris et entrai précipitamment ni d'avancer. Jugez donc ; devant un bon feu flamboyant avec des chandelles qui brûlaient sur la toilette, la ravissante mariée était assise, entourée de ses six filles d'honneur.

L'Espérance.

TROP DE MONDE.

Un Espagnol, épuisé de fatigue, frappe une nuit à la porte d'un hôtelier de gascogne.

— Qui est là, demande l'hôtelier ?

— Don Sauche, Alphonse, Ramare Juan, Petro, Carlos et Dominique de Roxas et Stuniga, de la Fuentes,

— Allez plus loin, riposta l'aubergiste, je n'ai pas assez de place pour loger tant de monde.

JUGEMENT AMERICAIN

Devant le tribunal de New-York a comparu, la semaine dernière, un jeune homme, accusé d'avoir insulté un de ses voisins en le traitant de "Roméo". Le flagrant a déclaré qu'à son sens ce nom était l'équivalent de fou.

Les juges, perplexes, ont commis un médecin aliéniste comme expert pour décider si le "Roméo" de la légende avait été réellement fou et si l'emploi de son nom, pour qualifier quelqu'un, pouvait être considéré comme une injure.

Gageons que le rapport du médecin ne manquera pas d'intérêt !

A Washington, Une jeune fille a été condamnée à trois heures de prison et 500 dollars d'amende pour avoir tué un nègre qu'elle avait surpris dans son jardin en train de voler quelques pommes. Aussitôt après le prononcé du jugement, elle s'est fait conduire dans sa voiture à la prison centrale et son équipage à stationnée devant la porte durant les trois heures qu'a duré son incarcération.

Le principe était sauf.

JUGEMENT SEVERE.

On conseillait à Alexandre Dumas père de soigner un peu plus ses productions nouvelles.

Prenez y garde, lui disait un ami ; si vous tenez à ce que votre nom arrive glorieux à la postérité.

— La postérité, répliqua Dumas, ce n'est autre chose qu'un public qui succède à un autre ; or je sais trop ce que c'est que le public d'après pour que j'y tienne.

LA NOURRICE.

Une dame de Paris, obligée de faire élever son petit enfant à la campagne, arrive sans prévenir chez la nourrice. Celle-ci est au coin de son feu, mais le nourrisson n'est pas là.

— Où est-il ? demande la mère avec anxiété.

— Eh bien il est aux champs, avec la petite de la voisine.

— Comment ! cette petite qui a à peine douze ans ! vous osez lui confier mon enfant !

— Dame j'lui donnions bien mes oies à garder !

Un jeune diable, qui est à l'hôpital depuis plusieurs années appelle un infirmier qui passé près de lui :

— Monsieur, je ne puis plus vivre en compagnie de mon voisin de gauche !

Qu'est-ce qu'il vous fait ?

Il me boit tout mon huile de foie de morue !

POUR LIRE AU COURS

OU DANS UN BOUDOIR

Les marchands de ecco font encore de bonnes affaires :
Nous avons un automne estival :

On dit dans certains cercles que cela dépend de certaines théories émises sur l'atmosphère du Pôle Nord par un astronome qui fit des vers jadis.

Tout le monde comprend que l'air est à l'état prévatif aux deuxième et premier cercles artiques et peut-être antarctiques... c'est simple comme deux et deux font quatre. On sait même que l'air est un peu à l'état latent dans toutes les bulles de savon, de savant, c'est matière de goût.

Si par hasard vous n'aimiez pas cela quelqu'un, vous pourriez prendre un dictionnaire, c'est plus complet, et même une carte géographique pour appéritif.

Donc, cette théorie rencontre déjà l'opinion de beaucoup de savants encore inconnus. Oui, assure-t-on de toute part c'est là vraiment la raison d'un automne aussi blond et chaud, et rem plie malgré tout de longues théories de feuilles mortes

Ce beau temps a tellement l'air d'un *blondin pâlot* qu'il semble porter conseil à une conseillère d'habitude aussi chroniqueuse qu'elle l'est bien dans le journal *La Patrie*. Les jeunes filles vont faire une moisson cette année : elles ne butineront plus, ne glaneront plus, elles vont *engranger* pour la saison hivernale des gerbes de conseils. Il y en a une meule chaque semaine dans l'organe ministériel. Je tenais à avertir mes lecteurs contre ce nouveau Coran d'amour que dicte Mademoiselle François; dans les jours de Ramazan qu'elle s'impose. Nous sommes encore à l'époque des métamorphoses d'Ovide et l'Aréthuse, cette si belle déesse a été changée en fontaine hélas ! et se sont nos aimables lectrices qui boiront de son eau. Fortunées enfants vous êtes toujours d'après votre correspondance en difficulté avec un jeune prétendant très *chic*, portant faux col en sautoir, ganté beurre frais, fourré drap noir. C'est une manière merveilleuse et digne des "Mille et une nuits" que de faire ainsi des indiscretions par la voix d'un grand journal et d'arracher une réponse bienveillante toujours à une femme de lettres, c'est un moyen vraiment adroit de pouvoir résister à la gente masculine des bipèdes montréalais. Le déluge arrivera bientôt donc, si tout cela continue et si le beau temps nous charme encore quelques jours. Mais, qui sauvera le monde, un nouveau déluge advenant ? On a dit quelque part que seuls une vieille fille et un vieux garçon trouveraient grâce devant Dieu ! et le monde resusciterait des... eaux. On dit même que beaucoup attendent à cette époque pour se marier...

Mais, il y a bon nombre qui n'attendent pas cela pour se faire assommer. O mes amis, je crois que le déluge devrait bien engloutir les policiers et les polissons de la cité ! Ça ferait l'affaire de beaucoup de gens honnêtes, et les étudiants chanteraient avec frénésie un *Te Deum* pour remercier le ciel de la purgation. L'Argus a beau avoir cent yeux, s'il se les laisse creuser tous, ou les tient fermés quand à une longueur de ses grands bras un homme de vingt ans se fait assommer, ce n'est pas la peine de s'appeler Argus et d'avoir un bâton inutile dans une ceinture de cuir ! Et la *patrouille* ! encore une belle affaire !

L'autre jour, je promenais mon être aussi intéressant que possible sur la rue Saint-Denis, lorsque je vis venir au galop

d'enfer, deux chevaux, traînant derrière eux une éclair de violence, rendant des vibrations tonitruantes à faire lever le cœur à Vulcain. Mais, ça courait ! et ça roulait cette chose-là à renverser les piétons, les cabriolets et les tramways, je pensais d'abord que Montréal était englouti par le déluge dont j'avais parlé plus haut. Ensuite, je crus que des dynamitards devaient mettre la mèche à la bombe aux quatre coins de la ville, que la chose découverte, la patrouille y allait sous peine de broyer les chevaux et de ne pas s'y rendre. Et la ville serait saignée pareillement. Miracle ! J'aperçus au coin de la rue suivant un groupe de badauds, de oisifs. La patrouille se rendait avec quatre gens d'armes en bâton et boutons jaunes, pour soustraire de la population de Montréal un ivrogne qui boitait. Le conseil de ville devrait prendre considération qu'il nous donne un salaire de patrouille quand c'est déjà tant d'avoir un *police-man*.

JEAN BART.

QUESTION DU JOUR

Au cas où sir Adolphe Chapleau, présentement lieutenant-gouverneur de la province de Québec, disparaîtrait des cadres officiels, sous un simple coup de plume du gouvernement d'Ontario, on prétend que l'hon. F. Langelier serait appelé à le remplacer. Sir Adolphe Chapleau et l'hon. F. Langelier ayant été confères de classe, au collège de Saint-Hyacinthe, en 1857 et 1858, notre journal est particulièrement intéressé à présenter le portrait de ces deux hommes distingués, lorsqu'ils étaient de simples étudiants, des grands hommes en herbe. Ce portrait le voici !

François Langelier, fils d'un cultivateur de Sainte-Rosalie, était l'aîné d'une famille nombreuse qui a donné au pays de Québec des hommes d'une beauté physique exceptionnelle et d'une intelligence rare. Il était entré de bonne heure au collège de Saint-Hyacinthe n'étant qu'à quelques lieues de Saint-Hyacinthe, — il se pendant cinq ans, — durant son cours d'humanité, — il se maintenant sans broncher à la tête de sa classe. En le comparant aux anciens on le trouvait l'égal des mieux doués sous le rapport de l'intelligence et de l'énergie au travail. Sa mémoire était prodigieuse ; il n'y avait pas de meilleur cœur. François Langelier entra en pleine jouissance de cette supériorité incontestée, lorsque survint au commencement de l'année scolaire (1857), un jeune homme aux longs cheveux, à fine moustache, à face pâle, à la voix vibrante, à l'imagination vive, orateur, poète, chanteur et charmeur. C'était Chapleau.

De ce jour il y eut partage d'admiration, qui pour Langelier, qui pour Chapleau.

Les Chapleau étaient cinq frères, tous très distingués, élégants et gracieux, tous ayant une teinte de poésie très marquée dans l'imagination. Sir Adolphe avait déjà son coup de tête, sa mèche tombante qu'il relevait par saccade et calmait de la main, qui lui ont valu plus d'un succès. Il arrivait du collège de Terrebonne, sous la protection de feu Mde Masson — pour venir suivre le cours de philosophie donné par notre abbé canadien — J. Desaulniers, le même savant qui avait accompagné l'hon. Rodrigue Masson dans un voyage en Palestine.

L'hon. Rodrigue Masson, un de nos hommes les plus distingués, les plus nobles, les plus dignes, a été élu aussi lieutenant-gouverneur de notre province, sir Adolphe Chapleau est présentement lieutenant-gouverneur ; si demain, l'hon. M. Langelier lui succède, nous pourrions dire du collège de Saint-Hyacinthe qu'il est une pépinière de gouverneurs.

Avis aux amateurs.

A. N. MONTPETIT.

Le Gascon et un Marseillais

Le Gascon—Moi, j'ai a Toulouse, des propriétés si grandes qu'on n'en sait la fin.

Le Marseillais— Et moi, y a Marseille, g'en ai de si tellement étendues, qu'on en voit pas le commencement.

Le Père :— Fred j'ai une grande nouvelle à t'apprendre on t'a acheté un petit frère.

Fred :— Oh ! que je suis content papa ! y coute pas cher ?

Le Père.—Non je l'ai acheté des sauvages.

Fred :— Dit donc, papa, les menteurs ils vont en enfer hein ?

Le Père— Oui mon chéri,

Fred.— Vas-tu y aller toi ?

HOTELIER PAS BETE.

Si au service de l'Autriche, le militaire n'est pas riche il n'est pas de même des hôteliers qui flouissent au pays de François.

Ils sont d'une richesse... d'imagination à nulle autre seconde. L'un deux établi à Pesth, vient d'avoir l'idée géniale d'introduire dans la vie sociale le personnage d'Auguste jusqu'ici confiné dans les cercles.

Il y a quelques temps en effet, était descendu à l'hôtel pesthois en question un drôle de corps domestique subitement enrichi, qui réjouissait tous les clients habituels par ses bévues, pataqués et autres menues gaffes.

Quand il parut, son départ laissa un tel vide que la prosérité de l'hôtel pouvait s'en ressentir. L'hôtelier n'hésita pas à remplacer le vrai Calino par un Calino artificiel qu'il appoinçonna pour amuser la table d'hôte par ses balourdises.

Les voyageurs auront désormais la pâture de l'esprit en même temps que celle de l'estomac. Ils digéreront mieux et sans doute aussi, consommeront d'avantage.

A LA CHASSE

Docteur—Je n'ai pas de chance aujourd'hui, pas moyen de me faire une seule perdrix ; je les mange toutes.

Un ami.—Cela va mieux avec vos malades !

TOUJOURS LUI.

Calino entre chez le peintre... et considérant un portrait quel celui-ci est en train de donner la dernière touche...

—Quel fichu modèle ; ou diable avez-vous été pêcher une pareille.

—Mais c'est ma soeur.

—A pardon fais l'écervelé. J'aurais du m'en douter vous vous ressemblez énormément.

AU RESTAURANT

—Desirez-vous un dinde de 25 ou bien de 50 !

—Quel différence y a-t-il ?

—25 cents de différence.

CHEZ LE BARBIER

Un jeune dude demande au coiffeur :

—Feraï-je bien de me garder ma moustache !

—Vous n'en risquez rien, répond l'artiste, personne le verra.

POUR RIRE

Une Promesse.— Une vieille fille s'écriait l'autre jour ; "Voilà le septième prometteur de bons jours qui me délaisse. Mais malheur à celui qui m'aura !"

Coquilles Historiques

Un Journal vient de commencer un roman intitulé ! le Courrier.

Or voyez-vous la malice des coquilles.

En bas du premier feuilleton on lisait.

La fuite au prochain numero.

Retarder un Train pour un baiser.

Retarder un train pendant cinq minutes pour un baiser, le fait doit être rare ; le fait s'est cependant produit ces jours-ci à la gare de Port Jarris.

Au moment où le train à destination de N-Y allait se mettre en marche, un jeune homme et deux jeunes filles se précipitent dans un wagon alors que le train était déjà en marche. Le conducteur d'un oeil juge de la situation et fait arrêter le train pour permettre à la seconde jeune fille d'y monter. Celle-ci saute sur la plateforme embrasse sa compagne, qui était déjà dans le wagon et descend vivement. Elle s'écrie en poussant un éclat de rire : "Kattie, je voulais vous embrasser avant de vous quitter : Je suis contente ; aurevoir !"

N'allez-vous pas New-York ? demande le conducteur.

Oh ! non, réplique la jeune fille avec un sourire enchanté ;

Je voulais tout simplement embrasser mon amie avant de la quitter,

Le conducteur murmure à voix basse quelques paroles qu'on pouvait prendre pour des jurons et donne le signal du départ en faisant une grimace fort piteuse, tandis que les témoins de cette scène et les voyageurs du train s'esclataient de rire.

BONNE FEMME

—Voyons, Auguste, ne monte pas dans le bateau, tu vas t'exposer.

Mais non, Pul chérie.

—Tu pourrais te noyer.

—Mais non, ça me connais.

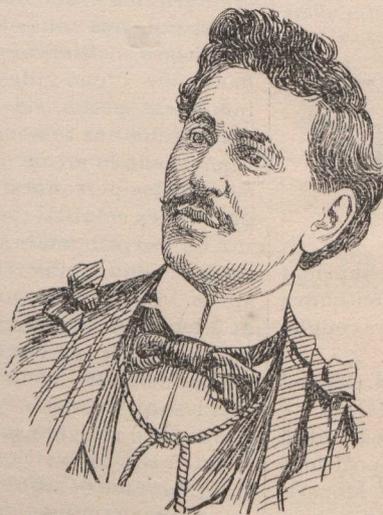
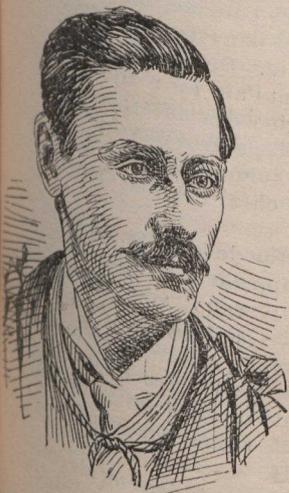
—Eh ! bien laisse moi ta montre et ta chaîne.



W. A. Bernard Cons.
A. Dérome Cons.
M. Favier Cons.

Dr. Lamarche, Pres. d'hon.
W. Bonnier Sec.
R. Govar Cons.

(Photographies
Vignettes dues à la PATRIE.



Dr. N. Fafard, V-Pres. d'hon.
A. Saint-Pierre Trés.

W. Laroche Com-Ord.
M. Z. Vadnais Porte-Drapeau
A. Champagne Cons.

Pres.
de-chap.
PATRIE.

CONCERT

Mercredi prochain aura lieu à l'Association Hall un grand concert donné par M. E. Clark avec le concours de plusieurs artistes de renom.

Nos bons amateurs s'applaudissent en apprenant que bientôt ils auront l'occasion d'entendre une fois de plus notre célèbre pianiste dont le talent est si hautement apprécié par nos grands maîtres.

Le public ne nous en voudra certainement pas d'ajouter à ceci quelques mots biographiques sur ce jeune artiste que nous avons eu l'avantage de connaître dès ses premiers débuts. Il entra à l'institution des aveugles (Nazareth) à l'âge de cinq ans ; à peine y fut-il que ses dévouées maîtresses eurent l'occasion de remarquer en lui un talent que des grands professeurs aujourd'hui ont appelé surnaturel. Voici comment :

Un jour on avait donné à l'enfant comme joujou un petit soufflet de fer blanc ; au bout de quelques heures il montait et descendait la gamme sans savoir ce que c'était car on ne lui avait jamais parlé de musique ; un mois après il était maître de son instrument et faisait l'admiration des nombreux visiteurs qui alors comme aujourd'hui visitaient notre institut. On devinait, à la souplesse de ses doigts et à la délicatesse de son oreille, qu'il était destiné à briller plus tard comme artiste dans le monde musical.

A sept ans, il exécutait sur le violon des morceaux de musique remplis d'assez grandes difficultés. Son instrument favori était le piano, et ayant abandonné ses études de violon les bonnes religieuses qui pendant quatorze ans ne négligèrent en rien le développement de ce grand talent le confièrent alors aux mains de feu M. Letondal qui constatait chaque jour de rapides progrès chez son élève. Deux ans plus tard il exécutait les œuvres de Marmontel, Mozart, Beethoven, etc. et ce avec une habileté et un charme merveilleux.

Non seulement musicien mais il est encore homme d'un esprit vif, aux connaissances variées ; son amabilité avec tous lui a valu l'estime d'un bon nombre de personnes d'élites qui aujourd'hui, nous l'espérons, se donneront la main pour encourager notre jeune artiste. Puissent ces quelques mots lui être utiles, mots que nous aurions écrits moins élogieux si nous n'avions connu parfaitement M. E. Clark.

J. LECLERC.

CHRONIQUE MUSICALE

Tous ceux qui suivent avec intérêt le mouvement musical de la saison d'automne et d'hiver seront heureux d'entendre parler du grand concert donné par M. Clarke, pianiste aveugle, le 10 novembre à la salle Y. M. C. A. Hall.

Tout le monde connaît le mérite transcendant de M. Clarke : c'est le pianiste à la mode et incomparable de Montréal.

Atteint de cécité à l'âge de 18 mois M. Clarke a été admis à Nazareth à l'âge le plus tendre où ses heureuses dispositions musicales ne tardèrent pas à se manifester. Comme Mozart, tout son bonheur était de chercher des tierces sur le piano et de tirer avantageusement parti de tous les petits instruments d'enfants qui se trouvaient sous sa main. A huit ans, il faisait l'admiration du public dans un des concerts annuels donné au profit des aveugles ; à douze ans il était virtuose et il n'était pas de difficultés capables de l'intimider.

On songeait à donner une autre direction aux études musi-

cales du jeune enfant. Mr Ducharme ne tarda pas à voir la fertilité du terrain qu'il voulait exploiter : il s'intéressa et s'attacha à son nouvel élève, le poussa dans tous les concerts, où il pouvait apprécier les maîtres de l'art. Aujourd'hui, M. Clark est le Listz du Canada : en prenant possession du piano il prend possession de son auditoire et le garde des heures entières sous le charme magique de sa dextérité merveilleuse. Le jeune artiste écrit avec talent et finesse tous les sujets musicaux ; mais ajoutons qu'il est très regrettable que sa bibliothèque ne soit ouverte qu'à un trop petit nombre de dilettanti : ses occupations de professeur, sans doute, l'empêche de publier ses productions vraiment remarquables et d'un mérite incontestable.

Accourez donc en foule, jeunes gens avides du beau, au concert du 10 novembre qui promet d'être un succès ; admirez ce que peut une volonté puissante unie à des moyens merveilleux.

ALEXANDRINE.

Notions Elementaires D'HYGIENE PRATIQUE

PREMIERE PARTIE.

1—Ce que c'est que l'hygiène

Causes prédisposantes des maladies.—

Lorsque, se promenant auprès d'un bois de chênes, on examine les alentours avec attention, on constate qu'en certains points des glands roulés par le vent ont donné naissance à des arbustes, et, qu'ailleurs, d'autres glands sont restés stériles.

La semence, était semblable mais le terrain différait. Un fait analogue se produit pour les maladies. Contraint par la pluie de se réfugier sous un abri insuffisant, tel individu contractera une bronchite, une fluxion de poitrine, un rhumatisme, tandis que son compagnon, placé dans des conditions identiques, conservera sa bonne santé. De même, parmi les habitants d'une ville populeuse dont l'air est rempli d'êtres infiniment petits, de *microbes*, origine des affections contagieuses, les uns tombent malades et les autres restent indemnes. Enfin la même maladie peut évoluer fort diversement suivant les personnes, insignifiante chez celui-ci, longue et grave chez celui-là.

Le corps humain, qui ici constitue le terrain, se montre donc plus ou moins rebelle au développement des germes nuisibles. Par quoi sommes-nous PRÉDISPOSÉS AUX MALADIES et à leurs formes dangereuses ? Quelles sont les causes de cet état d'opportunité morbide ? Comment pouvons-nous arriver à nous défendre contre le mal ? A toutes ces questions il n'existe qu'une seule réponse : le genre de vie habituel des individus crée souvent la maladie ou du moins contribue largement à son apparition et à sa gravité.

L'homme débilisé par un séjour prolongé dans un air confiné, par le manque d'exercice, par une nourriture insuffisante ou par l'alcoolisme est une victime toute préparée : celui au contraire qui donne à ses fonctions "circulation, respiration, mouvement, digestion" leur plein développement augmente par le fait même la *résistance vitale*.

2 MALADIES ÉVITABLES.—Les causes de plusieurs maladies sont aujourd'hui bien connues. Ainsi nous apprendrons qu'en

buvant de la *mauvaise eau* on contracte la fièvre typhoïde que les *fièvres intermittentes* sont fréquentes dans le voisinage des marais ; que l'eau froide buë lorsqu'on est en sueur peut provoquer une congestion, toujours dangereuse, quelquefois mortelle. Il est donc possible en prenant certaines précautions d'éviter ces maladies.

Dans certains cas ; LE REMEDE PREVENTIF a été découvert : la vaccine préserve de la *variole* ; la propreté et une aération des logements et des rues a fait disparaître la peste et a grandement diminué la mortalité du choléra.

3 ROLE DE L'HYGIENE.— Il ne suffit pas d'être armé contre la maladie, simple accident, en somme dans notre existence, le but de la vie est avant tout de mettre notre corps, et par suite, notre esprit en état de fournir le *maximum* de ce qu'ils peuvent donner.

L'hygiène, c'est-à-dire la SCIENCE DE LA SANTE, enseigne les moyens d'obtenir ce résultat. Ses prescriptions sont toujours très simples, mais demandent à être appliquées d'une façon *interrompue* puisque le bon fonctionnement de nos organes "poumons, coeur, vaisseaux, peau, os, nerf" en dépend. Le plan adopté dans ce travail a consisté à rappeler en quelques lignes la conformation et le rôle de chacun de ces organes, puis à indiquer brièvement ce qui peut favoriser leur travail ou au contraire, l'entraver.

Tous les actes de la vie se résument dans une *combustion* nous avons donc insisté particulièrement sur l'utilité de l'air pur, sur le trouble apporté à la marche de la machine humaine par l'insuffisance de cet aliment de nos poumons. L'air, suivant l'expression si juste d'un auteur latin, est le *pâturage* de la vie.

II.—Ce qu'il faut pour respirer.

4 ACTION DE L'AIR SUR LA VIE ET SUR LA COMBUSTION : Si posant trois petites cloches de verre sur une table, on place sous la première une souris, sous la seconde une bougie allumée et sous la troisième un morceau de charbon en feu, le résultat de l'expérience est celui-ci :

Après un temps assez court, l'animal commence à être mal à l'aise, il cesse les promenades qu'il faisait en tout sens dans le but de s'échapper, tombe dans une sorte d'engourdissement et enfin meurt.

La bougie souffre également tout de suite du manque d'air sa flamme devient vacillante, baisse et puis s'éteint et le petit point rouge qui subsistait d'abord à l'extrémité noircit rapidement.

"La chandelle est morte" comme dit la chanson. Le morceau de charbon a un sort pareil ; la teinte brillante qu'il possédait avant d'être enfermé sous le verre disparaît très vite et en le touchant on le trouve froid,

Aux êtres vivants, aux objets qui brûlent, l'air est indispensable ; les en priver, c'est arrêter leur activité, c'est les tuer. Aussi est-on arrivé à dire indifféremment ! "Il est mort il s'est éteint."

5 COMPOSITION DE L'AIR.—L'air qui nous environne est formé par le mélange de deux gaz, l'azote et l'oxygène. Le premier, l'azote, qui entre pour les quatre cinquièmes "76" dans la composition de l'air, ne semble jouer qu'un rôle passif ; il agit très simplement l'action de l'oxygène qui, lui, sert aux combustions et à la *Respiration*.

Respirer où brûler sont, vous le verrez, des choses fort analogues. La chair des animaux et de l'homme est en grande partie, formée de charbon on le constate en brûlant un morceau de chair : le résidu est du charbon. La respiration pourrait dans une certaine mesure, être définie une *combustion à petit feu*.

Le résultat des deux actions, respirer ou brûler, est du res-
ter le même. La combinaison du charbon ordinaire ou du

charbon avec l'oxygène donne un gaz appelé acide carbonique qui ne peut entretenir ni le feu ni la respiration.

Avez-vous eu l'occasion de voir éteindre les charbons d'un fourneau par une ménagère économe ? Elle les met dans une sorte de marmite en fer ou étouffoir, dont elle ferme soigneusement le couvercle. Dès que les charbons ont transformé en acide carbonique tout l'air contenu dans l'étouffoir ils s'éteignent.

Essayez d'empêcher l'entrée de l'air dans votre corps. fermez votre nez et votre bouche avec vos mains, et vous constaterez rapidement combien ce jeu est pénible et impossible à continuer. On peut rester plusieurs heures et même plusieurs jours sans manger, mais à peine peut-on rester quelques minutes sans respirer de l'air.

9 ORGANES DE LA RESPIRATION.— C'est par les poumons que nous absorbons principalement l'air, cet aliment plus indispensable que tout autre. Nous disons principalement, parce que vous apprendrez plus tard que la peau absorbe également une certaine quantité d'air.

L'air pénètre dans notre poitrine quand elle se dilate "inspiration." Il passe par le nez, la trachée, les grosses et moyennes bronches, et enfin par les bronchioles, pour aboutir à des sortes de petits sacs élastiques, les lobules, dont la réunion constitue le *poumon*. Les deux tiers des minces parois des lobules sont formés par des *vaisseaux sanguins*. La quantité de sang contenue dans ces vaisseaux est égale au tiers de tout le sang du corps.

7. RESULTATS DE LA RESPIRATION.— Une partie de l'oxygène de l'air traverse les vaisseaux sanguins et arrive dans le sang qui transporte l'oxygène dans toute l'étendue du corps. L'oxygène transforme en acide carbonique le charbon qu'il rencontre c'est-à-dire une partie de notre *chair, en produisant de la chaleur* absolument comme dans les *oyers*.

LA TEMPERATURE DE NOTRE CORPS est due à cette combustion modérée mais continue.

L'acide carbonique, produit dans tous les points de notre organisme, est lui-même emporté, par le sang jusqu'au poumon où il est échangé contre de l'oxygène et principalement rejeté au dehors lorsque notre poitrine se rétrécit, *expiration*.

Nous prenons donc de l'oxygène à l'air et nous lui rendons de l'acide carbonique.

Nous rejetons, en outre, par la respiration, 300 grammes de vapeur d'eau qui devient très visible en hiver, les gouttelettes qui la forment se réunissent alors sous l'influence du froid. Cette eau provient de l'union d'une partie de l'oxygène respiré avec un autre élément de notre corps, de l'hydrogène.

(A suivre.)

LE CHEMIN DE L'ECHAFAUD

Dernièrement, un homme condamné à mort pour avoir commis un crime épouvantable, fit sur un mur de sa cellule un dessin fort curieux c'était un escalier composé de cinq degrés, avec ces inscriptions.

Sur le premier degré : Désobéissances aux parents.

Sur le deuxième degrés Profanation du dimanche.

Sur le troisième degré Paresse et Ivrognerie.

Sur le quatrième degré Meurtre.

Sur le cinquième L'échafaud.

CAUSETTE.

L'automne a teint de pourpre les longues avenues, les feuilles ont jauni, elles tombent une à une, à mesure que les jours se succèdent. Les derniers rayons du soleil, tristes et pâles comme un adieu, n'éclairent plus qu'à de rares intervalles les cimes des arbres, aux branches desquelles s'agitent encore quelques feuilles, souvenirs de l'été. La pluie les détache des branches, tandis que le vent, qui s'engouffre en gémissant dans les allées emporte en tournoyant sur le sol qu'elles recouvrent d'un tapis moelleux qui s'épaissit tous les jours et fait entendre un bruit joyeux sous les pieds légers de l'enfant, un son mélancolique sous les pas alourdis du vieillard.

Plus de fleurs dans les jardins, plus d'oiseaux chanteurs sous les buissons. Aussi les maisons de campagne, les gaies villas se vident, les villes commencent à se remplir. Tout le monde brillant de la villégiature, tous les collégiens, toutes les pensionnaires, tous les gais Universitaires, disciples de Thémis et d'Esculape s'empressent d'émigrer, et le échos ne redisent que des mots d'adieux.

On reveint donc en foule à Montréal pour retrouver sous le ciel béni de Ville-Marie ses occupations, ses amis, reprendre ses études à bride abattue, et pour remplacer les courses aux champs et aux bois, on fait à deux de longues promenades sur la rue Ste-Catherine.

Parmi les assidus, je remarque Marc, élève de 4^e année. Il marche fièrement, il ne se confond pas avec la foule qu'il traverse. On devine chez ce jeune homme, grave sans affectation, indifférent au bruit et aux curiosités de la rue, une âme robuste et haute. Que ne peut-il passer un peu de son calme à Guy que tout le monde connaît, parce qu'on le voit partout grand blond, petit favoris ras, moustache très soigné irréprochable dans sa tenue, toujours en-tube, toujours ganté, au courant de toutes les nouvelles. Il est bien décidément un dude frivole et égoïste—Puissions-nous ne faire que le rencontrer, ne jamais le connaître. Je vais vous faire rire peut-être, mais je vous avoue franchement que je lui préfère de beaucoup un autre petit dude, récemment arrivé d'un Country-Seat Londonnien... Un petit King Charles fin de siècle. Tous ces quadrupèdes chéris de leurs maîtres sont ornés de colliers qui ressemblent à de véritables objets de toilette. Un chien qui veut se faire remarquer ne doit pas porter un vulgaire collier comme le premier caniche venu. Il y a le collier de cuir, rouge ou bleu, le collier d'acier nikelé pareil à un collier d'argent. Mais j'ai vu hier, le nec plus ultra le fin du fin pour un carlin high toned, comme je vous l'ai dit, c'est un king Charles fin de siècle, il avait un petit collier noir, imitant une cravate avec son nœud et surmonté d'un petit faux col de cuir blanc. Sa maîtresse en avait un similaire et tous deux ainsi affublés avaient exactement l'air de parfaits-gentlemen...

JOSETTE.

BON CONSEIL

Un fermier français causait avec une dame d'un château voisin et lui conseillait de prendre la graine de lin au point de vue hygiénique.

—Voyez, madame, tous les jours j'en donne à mes cochons et ils ont des soies magnifiques.

LES ETUDIANTS

LA POLICE ET "LA PRESSE"

I

La St-Luc, cette année, restera mémorable, pour tous, à plus d'un point de vue.

D'abord, à cause des agapes fraternelles qui nous ont été bien sensibles; à cause de la gaieté franche qui a assaisonné tous nos ébats, et à cause de la dette de reconnaissance bien douce que nous avons contractée envers ceux qui nous ont traité aux huitres.

Mais il y a le revers de la médaille et à ce propos on a fait beaucoup de bruit dans Landerneau.

On sait qu'il y eut bagarre... et que la dite bagarre a eu un dénouement bien triste, n'est-ce pas? Mais à qui la faute?

A la police, parbleu!

Où, lecteurs, à la police et nous ne mettrons pas de gants blancs pour leur dire. Tout le monde sait comment la police est faite à Montréal. Ce n'est pas que je prétende que nos "gardiens de la paix" soient tous *ejusdem farinae*, non certes, pour l'honneur de Montréal; mais il y a deux catégories de boutons jaunes, celle qui fait son devoir, et l'autre. La première est en minorité depuis longtemps. Vous connaissez le dicton populaire qui dit: que la police arrive toujours après le danger admis, n'est-ce pas? Cependant le soir de la St-Luc c'est le contraire qui est arrivé; on prétend que nos boutons jaunes guettaient... quoi? le danger?... non, pas du tout, mais les Etudiants.

Il ne s'agit pas de savoir ici qui a mis le feu aux poudres ou des "policemen" ou des "soutenus" ou des voyons ou des Etudiants. La question est celle-ci: c'est qu'il y avait du trouble, c'est qu'on se chamaillait, c'est que des pilliers de lupanards, armés de "garcettes" de bouteilles etc. fonçaient sur des citoyens de sa Majesté la reine Victoria et que nos "boutons jaunes" n'ont pas fait leur devoir. Qu'avez-vous fait "boutons jaunes", vous avez coffré quatre étudiants, mais seulement des étudiants. N'y avait-il que les étudiants qui fussent coupables? Voyons, la main sur la conscience, répondez à cette question? Et vous Monsieur R... qui êtes payé pour nous protéger, qui êtes un serviteur public, avez-vous fait votre devoir lorsque tenants notre confrère A. A. entre vos rudes mains, vous lui disiez à peu près ces paroles: "Mon petit enfant de cccccccccc..., si je n'avais pas ce costume je te ferais danser... etc."

La loi est pour tous, et vous ne devez pas faire de distinction en l'appliquant: "dura lex sed lex", votre devoir eût été d'arrêter tous les coupables et vous ne l'avez pas fait: voilà.

Oh! certes nous savons parfaitement que vous nous détestez. Est-ce parce que nous vous avons invités l'an dernier à prendre part à la St-Luc? Serait-ce parce qu'à la même époque vous n'avez pas été assez renards pour nous mettre le grappin. Est-ce parce que nous vous devons quelque chose?

Serait-ce parce que nous avons sur vous la supériorité intellectuelle et morale! Pourquoi êtes-vous toujours à nous traquer comme des bêtes fauves? Nous sommes étudiants aujourd'hui, et vous êtes nos serviteurs, nous serons, hommes de professions demain et vous serez forcés de recourir à nous. Sans l'autorité, toute société est impossible, mais d'un autre côté, il faut que l'autorité soit dignement représentée pour être efficace. Messieurs, si nous eussions été des batailleurs, nous nous serions organisés et je crois que parmi nous, il y a des petits canayens, qui même au point de vue physique, vous

valent comme il faut : qu'en pensez-vous, rappelez vos souvenirs et qu'en dites-vous ?

Mais non, nous n'appartenons point au clan des hommes de la nuit qui ne cherchent qu'à adopter un coup de "garcette" ou un coup de "baton". Assouvissez votre haine, appelez "la patrouille" pour ceux d'entre nous qui enfreindront la loi: très bien. Mais ne faites pas de zèle, si nous sommes innocents parce que ça n'ira plus... et gare à vous !

Nous n'oublions pas que notre confrère *Leber* gît sur un lit de douleurs à l'hôpital.

Soyez donc homme et tout ira bien.

II

Un mot, maintenant au *grrrand* journal indépendant. À *L'Étudiant* nous sommes en faveur de la liberté de la presse *inde c'est* notre droit de répondre au journal de l'hon. T. Berthiaume.

L'indépendance de la *Presse* c'est le secret de Polichinelle ; aussi grande fut son influence durant les dernières élections.

La *Presse* a dit à ses *trillions* de lecteurs : votez dans un tel sens à Ottawa ; votez dans un tel sens à Québec et le peuple a voté rouge à Ottawa et il a voté rouge à Québec. La *Presse* des années durant a craché à la face du patriote chéri à la jeunesse française, Honoré Mercier. Tant que Mercier fut géant, et qu'il était, et l'amour et l'honneur de la province de Québec, la *Presse* "indépendante !!!" le salissait de sa lave. Après que cette province eut tué son plus illustre chef et que Mercier eut subi son Waterloo, la *Presse* devant le flot grondant du peuple tourna casaque et tous les jours à chaque ligne elle annonçait que le grand malade était pire ou qu'il était mieux que c'était un grand homme, etc., etc.

La *Presse* est donc *indépendante*, soit : son propriétaire a refusé d'être *conseiller législatif*, soit : et son rédacteur en chef je suppose est un canadien-français catholique, un patriote qui sait tenir une plume comme un Beaugrand, un Louis Fréchette ou un Calixte Lebeuf.

La *Presse*, est devenue tellement grande qu'elle s'imagine que sa puissance n'a plus de bornes et qu'en outre que tout ce qu'elle écrit est vrai.

Pour ce qui est de nous, la jeunesse étudiante, de Montréal nous savons à quoi nous en tenir la-dessus. D'abord la *Presse* a publié de la bagarre de la St Luc un rapport faux. Secondement, il n'était pas absolument nécessaire que le public sache les noms des victimes des "bauncers" et des gibiers qui font plus spécialement jouir notre police *sainte, impeccable* et trois fois juste avec un grand signe de croix ! Pourquoi ce journal a-t-il donné tant de retentissement à un simple incident ? Par exemple la *Presse* annonce que notre ami Oscar Lanctôt avait la figure ensanglantée, mensonge que tout cela, M. Lanctôt n'a pas même eu une simple égratignure. La *Presse* nous arrive avec une image (comme d'habitude) représentant une démonstration énorme devant l'Hôtel de Ville : d'après cette image nous serions allés des centaines d'étudiants à l'Hôtel de Ville et j'aurais encore. Au lendemain de cet article, les universitaires pris d'une indignation toute légitime, auraient voulu faire à la *Presse* une démonstration pour la huer et la siffler comme elle le méritait. On a changé d'avis, car c'eût été trop d'honneur et la *Presse* aurait exploité la chose. Qui sait peut-être MM. Helbronner et Berthiaume auraient envoyé à chacun de nous une grosse action en dommage, car nous, nous sommes nés au pays ici, et puis nous sommes catholiques et puis ça fait que...

Un autre tort de la *Presse* c'est de se mettre à quatre pattes devant les Anglais. Nous sommes *Canadiens* donc il faut que la *Presse* nous tape dessus ; si nous étions des anglais du McGill elle nous briserait le nez avec son encensoir mais elle mettrait dans son journal le portrait de l'encensoir

tout comme elle publie l'image d'un accident que personne n'a vu.

Devant la colère des Etudiants la *Presse* a été forcée de rectifier, mais je l'accuse de ne pas l'avoir fait avec un esprit de justice parce qu'elle a tronqué le rapport que nos représentants officiels MM. Rocher et Poirier leur avaient fourni.

J'accuse la *Presse* de ne pas avoir fait son devoir. La *Patrie*, la *Minerve*, le *Journal*, le *Monde Illustré* et autres nous ont été favorables et nous en tiendrons compte. Adolphe Hurteau et Gustave Comte, notre vice-président, nous ont défendu et le public sait à quoi s'en tenir maintenant, MM. de la *Presse* vous avez eu tort.

La patrie canadienne-française ne dégénère pas. Ses enfants aujourd'hui ont le même cœur qu'aux jours d'antan : leur patriotisme ne s'est pas refroidi et leur courage se dressera, chaque fois qu'on fera appel à leurs sentiments pour une cause politique ou nationale. Si la patrie était menacée l'étudiant fermerait son livre et prendrait la direction du champ de bataille. Notre sang est bouillant et nous suivrons l'exemple de nos ancêtres.

Mais puisque nous sommes dans un pays de liberté et de paix nous voulons notre place au soleil de la société et puisque plus serons appelés à la tête de cette même société.

Nous n'entendons pas être lésés dans nos droits et nous exigeons de nos compatriotes qu'ils nous accordent justice s'ils veulent être vraiment des hommes libres.

E...

OUVERTURE DE LA COURS MODELE

Vendredi soir, la cours modèle a si g à U iver ité Laval sous la présidence de M. Arthur Laramée, juge en chef de cette cours. Les hons. juges Savignac, Julien et Lapierre étaient aussi sur le banc. La première cause entendue a été chaudement plaidée par deux jeunes avocats en herbe, MM. Dusseault et Archambault. L'assistance était nombreuse et semblait très en faveur d'une institution qui ne peut que leur être très utile pour plus tard. Remarqué parmi l'assemblée : l'hon. juge Mathieu, professeur de procédure à l'Université, M. Honoré Gervais, professeur de droit international, et M. le chanoine Racicot, notre vice-recteur.

La prochaine séance qui aura lieu vendredi prochain, sera publique ainsi que les suivantes. Nul doute que le public encouragera par sa présence nos jeunes disciples de Thémis.

DOUBLE SENS DIALO- GUE DE BOULEVARD

— Tu vas bien ?

— Très bien.

— Et les affaires ?

— Et ta belle mère !

— Ne m'en parle pas elle est à moitié morte

— Que veux-tu ? il n'y a pas de bonheur parfait dans ce bas monde.

HEURE DU SOLEIL.

A Mes Compagnons de Ste-Agathe.

N'est-ce pas qu'il fait bon parfois, confier doucement son âme au courant de ressouvenirs attendris ? Ils semblent le bercer noblement et dissiper le voile de tristesse dont elle est trop souvent endeuillée : charme suggestif auquel je veux avec vous un moment m'abandonner :

Et voici que brusquement s'évoquent devant moi ces paysages faits à souhait pour promener notre curiosité de surprises en surprises ; je revois, au penchant de la colline, son coquet village tout fiers de son humble église de bois et de ses blanches maisonnettes ; je revois au tournant d'une pointe à pic, au sommeil, abritée sous d'immenses pins, la jolie ville nous dominant avec orgueil dans la sauvagerie de son site ; et plus loin apparaît à travers les ramures un autre châtelet heureux du contraste que créent ses tons cramoisés avec ces toutes vertes pelouses d'alentours.

Ce Lac des Sables, je le revois avec ses sinueux contours faits à souhait pour promener notre curiosité de surprises en surprises ; je revois, au penchant de la colline, son coquet village tout fiers de son humble église de bois et de ses blanches maisonnettes ; je revois au tournant d'une pointe à pic, au sommeil, abritée sous d'immenses pins, la jolie ville nous dominant avec orgueil dans la sauvagerie de son site ; et plus loin apparaît à travers les ramures un autre châtelet heureux du contraste que créent ses tons cramoisés avec ces toutes vertes pelouses d'alentours.

Notre canot glisse tranquillement en creusant un léger sillon sur le miroir du lac, tandis que nous nous laissons gagner par la griserie de ce décor enchanteur. La poésie a pris son luth, écoutons ses accents :

Au sein de cent monts dentelés,
Versant une ombre bienfaisante
Aux lacs qui dorment sous leurs pieds,
Il est un village ou tout chante.

Jadis prodigues de faveurs,
Les dieux ont sur ce coin de terre
Jeté parfums, chanson couleurs,
Pour que l'homme s'y désaltère.

Et l'homme un jour a découvert,
—Doux repos qu'il cherchait sans trêve
Ce coin où l'arbre est toujours vert
Le ciel serein, et l'heure brève,

Pays de romanesque et de Poésie que ces régions du Nord avec leurs sites altiers et beautés sauvages avec leur pure atmosphère et les enivrants sentiers de leur forêts. Les halliers ausein de presque ombreuses, où les églantines mêlent leurs parfums à l'odeur des jeunes sapins, semblent placés là pour grisser le cerveau et faire rêver d'amour.

Et qui donc parmi les hôtes de passage de ces stations d'été, parmi les touristes joyeux du Castel, qui donc, jeune ou vieux peut résister à la rêverie envahissante de ces bord enchantés ?

Victime inconsciente, nul ne leur dit adieu, sans leur laisser quelque parcelle de son coeur : on ne cueille pas les roses sans laisser aux buissons quelques gouttes de son sang.

Pour moi, je ne m'en défends point : et parmi tous ces vivaces souvenirs, je retrouve aujourd'hui une charmante figure de femme, et mon regard en est tout ensoleillé.

Elle était venu demander à la salubre sérénité de ces montagnes l'air vivifiant et la santé qu'elle refusait la plaine. Et

pourtant nul n'eut pu, à voir ses grands yeux bruns tout vifs mais pleins de douceur, la fraîcheur de son teint, et sa joyeusement allu re, la soupçonner d'être malade.

Elle l'était, — mais son sourire n'en avait pas moins une caresse enveloppante où l'on trouvait bon se blottir. J'en ai gardé souvenance.

Pas plus cependant je n'oublierai nos excursions toujours charmantes à travers les sinuosités du beau lac d'azur, charmants amis, à l'heure ou le crépuscule j'étais sur nous son voile transparent fait de lumière et d'ombre, et ses échos se souviendront j'en suis sûr, de nos concerts, ou la note gaie se mariait à la note alonguie et amoureuse.

Pas plus n'oublierai-je nos ascensions aventureuses dans les sentiers montants, dans les lacets serpentant à travers pentes et talus herbeux.

Pas plus n'oublierai-je enfin, ces champêtres festins, que nous donnait une généreuse hospitalité, et où nous dinions sur le pouce, mollement étendus dans l'herbe haute. Comme nous donnions alors libre cours à nos propos moqueurs ! Mais s'il fallait parler de vos expiégleries et de vos frivoles amourettes ami je n'en finirais pas, et serais peut-être indiscret. D'ailleurs, vous vous souviendrez comme moi.

Quand nous aurons doublé le Cap périlleux de la jeunesse après avoir subi le contre coup de bien des déboires ; après avoir souffert mille avaries par l'injustice et du fort des hommes l'épreuve en est déjà commencée ; après avoir vu se briser comme le verre nos illusions et nos enthousiasmes n'est-ce pas qu'il sera réconfortant pour notre âme de revivre ces heures de joie, de tendresse vraies et de sincères amitiés ?

Nous comprendrons alors peut-être mieux qu'aujourd'hui combien vrai disait le poète :

Il semble que les jours se parfument de choses
Et qu'un passé d'amour ait l'odeur d'un sentier

Où le vent balaya des rosas.

Montréal 24 Oct. 1897.

F. B.

Une jeune fille de Montréal allant passer l'été à Labelle rencontra, en route, un ami de son père et quand celui-ci lui demanda ce qu'elle admirait le plus. Elle lui répondit que c'était la beauté des paysages et surtout le chant des oiseaux "à 9 heure du soir" et lui demanda quel était ces oiseaux qui chantaient si bien. L'ami lui répondit très embarrassé que c'était des grenouilles, il fallait voir la tête de notre jeune Montréalaise.

Un dormeur qui ronfle... ennue les autres et d'après Calino s'empêche lui même de dormir.

— Moi dit l'illustre idiot, je ronfle si fort que dans le temps je m'éveillais chaque nuit.

— Et cela ne vous arrive plus maintenant ?
— Non à présent, je couche dans la chambre à côté, et de cette manière, je ne m'entend plus ronfler.

Le vrai moyen d'être trompé, s'est de se croire plus fin que les autres.

LA PROIE

—PAR—

HENRY BERENGER

I

J'ai toujours été ambitieux. Tout petit garçon, je galopais dans les allées du jardin paternel, halluciné par des images de grandeur militaire dont je m'assouvissais jusqu'à l'épuisement. Plus tard, lycéen, puis étudiant, j'exaltai ma passion de primer, et je ne connus des rivaux que pour les vaincre. En 1887, j'avais vingt-cinq ans, j'étais docteur en droit et licencié ès lettres. Tous ceux qui m'avaient approché, professeurs ou camarades, s'accordaient pour me prédire une destinée exceptionnelle. J'étais de ceux qui, tous jeunes, inspirent à leur entourage une sorte de respect étonnant. Le machiniste de Paris avait utilisé le torrent de mon énergie sans l'épuiser. D'immenses appétits roulaient en moi. C'étaient des nuages d'orage dans un ciel fermé, qui me déchiraient de leur électricité, et qui voulaient jaillir en éclairs et en foudre.

Jusqu'à vingt-quatre ans, je n'avais été qu'un étudiant remarqué, mais nul éclat ne m'avait isolé du troupeau de ma génération. Combien dégradante m'apparaissait déjà, même avant que je l'eusse parcourue, toute carrière délimitée par avance, avec ses échelons réguliers et lents, ses rampes de relations et d'intrigues ! Je ne me sentais pas né pour les honneurs obscurs ni pour les servitudes éclatantes du fonctionarisme. J'appartenais à une race d'hommes qui ne se satisfont que dans la solitude ou le commandement. Quelque chose de grand s'agite en eux qui les étoufferait s'ils ne le projetaient par de brusques délivrances. Les convoitises de mes camarades, leurs petites menées pour de petits avenir, de quelles nausées ne m'écœuraient-elles pas ! Que de fois, le soir, j'étais rentré dans ma chambre pour ne plus entendre les bavardages croassés aux salles de café, parmi l'épaississement bleu d'un air infecté de tabac, de gaz et de mé-

Me promenant alors à grands pas dans l'étroit espace, je proposais à mon imagination des plans d'existence. Je me devinais fait pour agir sur les hom-

mes autant que pour les émouvoir. Le mépris que j'avais d'eux excitait en moi l'ambition de les diriger. A ce trait vous avez reconnu un tempérament qui ne se peut complaire dans les calmes de la pensée, mais à qui les fièvres de l'humanité sont un excitant nécessaire. Au départ du moins, mes ambitions avaient une noblesse qui les excusait. Dans ces heures où l'adolescence ne mesure rien parce qu'elle n'a rien parcouru, les figures de Chateaubriand et de Disraeli m'obsédaient, et par elles l'avenir me souriait d'un visage héroïque.

La patrie où j'étais né, le temps où je vivais, m'apparaissaient comme un cadre magnifiquement préparé pour le portrait que je m'étais flatté de ma destinée. En 1887, la France était excédée de la basse corruption des parlementaires ; mais plus encore elle était amoureuse de l'énergie et des grands hommes, à ce point que le premier masque de théâtre surgit, un général beau parleur et bien fait, la rendait folle. Du quatrième étage de la mauvaise chambre d'hôtel où je promenais mes ardeurs ambitieuses, je pouvais entendre sur le boulevard le cri des camelots qui débitaient la gloire du " brave général " en portraits et en biographies. J'entendais aussi les clameurs de mes camarades, que cette monstrueuse réclame excitait comme une provocation. Si médiocres fussent-ils pour la plupart, ils étaient des intellectuels, ils avaient la fierté que donne la culture de l'esprit, et ce mauvais soldat les humiliait par ses complaisances pour l'imbécillité populacière. Et moi qui dominais ces contradictoires clameurs de toute la hauteur de ma volonté, je m'arrêtais dans ma marche, je me croisais les bras et je pensais : quelle ne serait pas la destinée de l'homme qui saurait donner une parole à tous ces cris, une direction à tous ces gestes ! La démocratie française attend le héros de pensée qui la délivrera des politiciens et des gens d'affaires. Celui-là organisera la confusion de ses désirs, il coordonnera ses puissances dispersées, il électrisera son âme engourdie. Un Bonaparte intellectuel surgira du désordre, et sa supériorité sera grandi par la bassesse de ses adversaires. Mais il triomphera pour créer, non pour détruire. Il ne ressuscitera pas les simulacres du passé et il n'épuisera pas d'avance la postérité de sa patrie. Des lois seront ses bulletins de victoire, et des monuments de justice ses arcs de triomphe. " Oui, m'écriais-je en m'exaltant jusqu'à frapper du poing ma table, un homme, un seul homme, et ce pays-ci sera sauvé ! " Et, dans mon évocation d'une France purifiée par la volonté du génie, j'exaltais jusqu'à l'enthousiasme les grandes passions de mon adolescence : l'amour de la démocratie et le culte des héros.

Ces minutes duraient peu. J'avais l'esprit trop discipliné par l'exercice des méthodes critiques pour ne pas me représenter le fabuleux de telles rêveries. Un Bonaparte intellectuel ! Chimère plus contradictoire que d'accorder la moralité au vautour ou la tendresse au tigre ! Le héros de pensée n'est-il pas d'avance empêché d'agir par la délicatesse de ses scrupules ? Si Bonaparte avait eu l'intuition de la moralité vraie, il ne serait même pas devenu général. Dès qu'elle s'applique à beaucoup d'hommes et à de grands événements, l'action personnelle est accompagnée

d'un esprit de ruse et de violence qui révoltera toujours les purs intellectuels. Dans tout grand politique j'agite une âme de proie, et cela suffit à ce qu'aucune penseur ne soit jamais un grand politique. Pour qu'il le deviat sans déchoir, il faudrait que les hommes fussent changés, et qu'ils obéissent par amour, non par contrainte. Mais alors ils seraient tous héros, et il n'y aurait plus besoin de gouvernement.

Ainsi je rêvais, et, me représentant les conditions historiques de notre temps, ces armées colossales et ces champs de bataille industriels d'où s'élève la fauve odeur de l'humanité primitive, je bafouais mes projets de césarisme intellectuel. L'histoire du siècle, qu'avec tant de passion j'avais interrogée, m'avertissait qu'entre tous les gouvernements fondés sur la force, le césarisme était le pire. Les deux Napoléon avaient ensanglanté le siècle et mutilé la France. Je haïssais dans le boulangisme une contrefaçon grossière de leur système, et le programme démagogique du "Parti national" ne me députait pas. Le régime parlementaire, avec la liberté de la presse et de la tribune, avec la division des pouvoirs et la possibilité indéfinie de renouveler le personnel politique, m'apparaissait comme la conception la moins contraire à l'aristocratie intellectuelle que j'avais rêvée. Le problème n'était donc pas de reculer jusqu'au passé par un mauvais essai de césarisme militaire, mais d'avancer jusqu'à l'avenir par une réforme hardie du parlementarisme républicain.

Dans ces dispositions d'esprit, je résolus de me mêler aux mouvements politiques de ma patrie. J'étais décidé à m'y grandir jusqu'à la mesure de mon énergie. Je commençai par m'affilier au comité antiplébiscitaire des étudiants. J'en devins bientôt l'un des chefs les plus énergiques. J'y connus dans son fond tout ce que j'avais soupçonné des hommes, leurs platitudes d'esprit, et comme ils ne s'allient que pour se trahir. Ce spectacle, plus choquant chez de tout jeunes gens que parmi les hommes mûrs, rendit mon esprit plus amer, mais ne m'éloigna pas d'agir. J'envisageai très nettement que la bassesse des individus est un coefficient nécessaire de l'action positive. J'éprouvais même un acre plaisir à ces séances poussées des comités où s'étalait toute l'animalité des caractères humains. Les plus hautes questions étaient ravalées par des bouches ignobles, et sur ces masques enflammés et blafards la vérité devenait mensonge. Il s'agissait pour moi de rester au-dessus de tant de bassesses. Je fus d'accord trouvé hautain et distant. Cela me nuisait, mais la souplesse de mes manières corrigea ce qu'il y avait d'inévitablement dédaigneux dans mon attitude. Pourvu qu'on ne les blesse pas, les hommes souffrent qu'on les méprise. Le simple tact des convenances leur apparaît alors comme une grâce qui leur est faite, et dont ils vous savent gré.

Mais, si passionnantes que me fussent ces premières expériences de la politique, elles n'épuisaient pas mon énergie, et j'étais impatient de la manifester par une oeuvre que ne diminuât pas d'avance la médiocrité de l'entourage. Il y a ceci d'admirable dans le livre que par lui une âme de jeune homme se peut révéler toute entière. Un livre est un acte pur que n'engagent plus des

allées réfractaires. Les mots seuls, qui sont les représentants des morts, y limitent l'esprit. Mais s'il sait leur donner sa frappe, ils lui deviennent des instruments plus dociles que les hommes. Je voulus donc écrire un livre parce que j'avais à dire à mon temps des choses que je ne pouvais lui faire savoir par l'action publique. Vers l'histoire m'attiraient mes premières études et un goût vif des crises sociales; j'étais préparé à la bien comprendre par l'épreuve que je faisais des hommes.

(A Suivre.)

LA PROIE

Tel est le titre du feuilleton dont L'ETUDIANT commence la publication.

AUJOURD'HUI

C'est plus qu'une histoire c'est un Drame, un de ces Drames mouvementés, qui suffisent à faire la réputation de l'homme qui a été l'auteur, et du théâtre qui en a été l'interprète

LA PROIE

C'est la mise en scène des plus fortes passions chez l'homme, dans les circonstances, qui, pour être de la vie réelle, n'en sont pas moins, pour quelques-unes d'entre elles, d'un caractère dramatique des plus saisissants. C'est le premier d'une série de feuilletons comme jamais il n'en a été publié au Canada.

LA COMPAGNIE D'IMPRIMERIE INTERNATIONALE,

A le plaisir d'annoncer a ses nombreux amis et au public qu'elle vient de faire l'acquisition d'un matériel d'imprimerie complet et qu'elle peut faire toute sorte de travaux de ville (Job) depuis la plus petite carte de visite jusqu'au grand placard et affiche, et à des prix qui défient toute compétition.

Elle fait de plus.

Liures,

Brochures,

Factums,

Pamphlets,

Journaux,

Circulaires,

BLANCS DE COURS ET AUTRES, Y COMPRIS TOUS LES BLANCS SPECIAUX DE LA NOU-
VELLE COUR DES MAGISTRATS.

ETC., ETC.

LA CIE. INTERNATIONALE,

Sollicite respectueusement le patronage de tous ceux qui veulent être servis
promptement et a des prix défiant la concurrence. On voudra bien adresser toutes communications

17 GOSFORD, Montreal.